



Cahiers de praxématique

46 | 2006

Changements linguistiques : figement, lexicalisation,
grammaticalisation

De la création à l'extinction : métaphore(s) et mondes de discours

From birth till death : metaphors within their realm

Sylvianne Rémi-Giraud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/612>

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 61-80

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Sylvianne Rémi-Giraud, « De la création à l'extinction : métaphore(s) et mondes de discours », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 46 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/612>

Sylvianne Rémi-Giraud
Université Louis Lumière — Lyon 2, UMR 5191 ICAR
sylvianne.remi@univ-lyon2.fr

De la création à l’extinction : métaphore(s) et mondes de discours

Il est difficile de parler de métaphore sans que soit associée à cette figure la problématique du figement ou de la lexicalisation, comme en témoigne l’abondance des termes, le plus souvent métaphoriques, qui évoquent ce phénomène dans toute son extension allant de la métaphore vive, créative, à la métaphore lexicalisée, congelée, puis endormie, éteinte, morte. Ces degrés de vitalité semblent être tellement inhérents au processus métaphorique qu’on peut se demander si, à chaque fois que l’on tente de le décrire, ce n’est pas, à travers les exemples qu’on se donne, tel ou tel type de métaphore qu’on saisit plutôt que la notion prise en elle-même. Ainsi la métaphore prédicative nominale, considérée comme emblématique à travers nombre d’énoncés fameux qui l’illustrent (*Achille est un lion, l’homme est un loup pour l’homme, Robert est un bulldozer, ce chirurgien est un boucher, la femme est une fleur*, etc.), peut être considérée comme une métaphore lexicalisée dont l’interprétation atteste un « processus de fixation du sens » qui se trouve inscrit dans la compétence collective. C’est donc à travers les différentes réalisations de la métaphore en tant que phénomène instable, susceptible d’osciller entre des extrêmes et de traverser une grande diversité de seuils d’intensité, qu’on abordera ici le thème de la lexicalisation, en essayant de mettre en place certains des mécanismes linguistiques qui sous-tendent ce fonctionnement constamment « en tension » de la figure.

-
- . Comme le souligne Kleiber (ibid :).
 - . Voir la présentation de ce volume.
 - . Et qui est souvent attesté par les définitions des dictionnaires.

I. Approche sémantico-référentielle de la métaphore

Les nombreuses études consacrées à la métaphore dans les trente à quarante dernières années ont, pour la plupart, au moins un point en commun. C'est — de Cohen () et Todorov () à Prandi () et Kleiber (b) — de considérer cette figure comme un écart, c'est-à-dire un e et de sens en principe irrecevable dans l'énoncé où il est produit. Les termes qui traduisent ce point de vue sont très nombreux, souvent métaphoriques, et ils dérivent assez facilement vers une évaluation négative (*incongruité, déféctuosité, incohérence, anomalie, altération, déviance, coup de force*, etc.) . En un mot, il y aurait, pour reprendre la formule de Kleiber (b :), « quelque chose qui “cloche” » à la base d'une métaphore .

Si l'on reprend l'approche classique (encore emblématique) de la sémantique structurale, cette déviance trouve son explication au niveau de la combinatoire lexicale, c'est-à-dire des relations qui s'établissent entre les significations des lexèmes d'une phrase. Ces relations sont régies par des règles de compatibilité sémantique dont la contrainte la plus immédiate s'exerce au niveau des traits génériques ou classés, tels que 'animé'/'non animé', 'humain'/'non humain', 'concret'/'abstrait', etc. La récurrence d'un même trait générique est requise pour que les lexèmes qui entrent en relation syntaxico-sémantique présentent une homogénéité de sens (ou isotopie) considérée comme conforme à la logique sémantico-référentielle. Le lexème métaphorique contrevient à cette règle dans la mesure où l'on considère qu'il introduit un trait générique sémantiquement hétérogène avec l'isotopie dominante , ce qui rend incohérente notre perception du monde.

. Ces termes sont rappelés et référencés de manière très documentée par Kleiber (b) et le site de C. Détienne [www.info-metaphore.com].

. On doit exclure de ce type d'approche les tenants de la « solution pragmatique intégrée » (Charbonnel & Kleiber :) pour lesquels l'énoncé métaphorique ne présenterait aucune anomalie particulière (Moeschler & Reboul). Pour Rastier (), il n'y a pas déviance mais dissimulation et hiérarchisation des isotopies. Enfin, pour un renversement de perspective faisant passer le concept de déviance du pôle de la réception aux conditions de production du sujet parlant, on se reportera à Détrie ().

. La question du niveau d'incompatibilité de la métaphore a donné lieu à de nombreux débats que rappelle Kleiber (b :). Ce dernier a raison de souligner que l'incompatibilité de niveau générique n'est ni un critère exclusif (la métonymie pouvant revendiquer ce type de transgression), ni un critère absolu d'identification de la métaphore, comme le montre un énoncé tel que *Mais c'est un baobab de cerisier!*

C'est cette notion de rupture sémantique et référentielle qui détermine l'analyse qu'on fait de la métaphore. Il s'agit alors d'extraire du mot litigieux une seconde signification dérivée de la première par analogie, dans laquelle le trait générique fauteur de trouble s'écace au profit des traits compatibles avec le contexte, afin de rétablir la logique du sens et du rapport au monde. La métaphore résiderait dans cette opération de transformation d'une signification en une autre signification, dont elle donnerait en quelque sorte une version corrigée et appauvrie. Toutefois, si la conception initiale de l'écart conduit à mettre en avant ce processus de réparation qui fait rentrer le lexème dans le rang, la plupart des analyses soulignent dans le même temps la persistance sous une forme ou sous une autre de l'indésirable signification première...

Comme on le voit, la logique de cette analyse, fondée sur la perception première d'une anomalie sémantico-référentielle, est tout entière tendue vers le processus de réparation qui en résulte. Elle procède en deux temps, correspondant à la perception de la signification première (ou littérale) puis à la mise en place de la seconde signification (figurée), obtenue par dérivation analogique à partir de la première.

La mise en évidence de ce mécanisme est donnée comme un principe d'explication global de la métaphore, qui n'est pas nécessairement lié à la problématique du figement. Or celle-ci n'est pas indifférente au mode d'obtention de la seconde signification. On peut en effet distinguer, de manière très générale, trois grands types de métaphorisation. Dans le cas d'une métaphore vivante, le processus de dérivation s'effectue *hic et nunc*, c'est-à-dire de manière inédite en contexte. Si la dérivation suit un parcours interprétatif balisé, formaté par l'usage, et dans la plupart des cas, enregistré dans les dictionnaires, on peut parler de métaphore lexicalisée. Dans les cas où la signification résultante occulte (en principe) complètement l'opération de dérivation dont elle est issue, on a affaire à une métaphore morte.

(Kleiber 1987 : 100), ou encore ces énoncés entendus à la radio (date indéterminée) : *Ce loup est un renard pour l'homme*, pour dire la présence du loup et de ses ruses dans certaines régions de France, ou *Ce plancher est un plafond*, dans la bouche du ministre de l'économie, Thierry Breton, parlant du taux de croissance.

1. Nous reviendrons plus précisément sur cette tripartition dans la troisième partie.

2. On se reportera au parcours qu'établit Ricœur (1985) de la métaphore vive ou

On remarque que ce sont souvent les énoncés canoniques précédemment cités, contenant des métaphores lexicalisées, qui reviennent dans les analyses. Si l'on comprend aisément que les métaphores mortes ne soient pas sollicitées pour illustrer un mécanisme que par définition elles abolissent, on peut se demander ce qui justifie le choix de métaphores lexicalisées au détriment de métaphores vivantes. On se rend compte alors que cette conception « réparatrice » de la métaphore, fortement sous-tendue par une logique sémantico-référentielle solidaire de notre rapport au monde, amène presque obligatoirement à ce que les exemples choisis contiennent des métaphores lisibles et raisonnables, porteuses d'une interprétation simple, immédiate et accessible à tous. Quoi de plus rassurant pour la bonne marche des mots et des choses que de faire appel à des énoncés tels qu'*Achille est un lion* ou *Robert est un bulldozer*, dont la « traduction », stabilisée par l'usage (« Achille est courageux », « Robert est une brute »), s'impose à peu près de la même manière à tout un chacun ?

2. Approche sémantico-énonciative de la métaphore

Je ne faillirai pas à la tradition, reprenant à mon tour les lions, ours et bulldozers qui sont régulièrement convoqués dans les énoncés canoniques. Cela signifie que je prendrai comme point de départ de l'analyse un type de métaphore, qui est la métaphore lexicalisée,

authentique à la métaphore banale ou usée, puis à la métaphore morte ou éteinte (quand l'usage devient usure)... jusqu'au réveil et à la réanimation (d'une métaphore renouée ou ravivée). Pour la mise en évidence des schémas conceptuels qui sous-tendent l'organisation systématique des métaphores lexicalisées, on se reportera à Lako & Johnson ().

. Cette dimension apparaît nettement dans le concept de *cotopie* utilisé par Bonhomme ().

. Kleiber (b :) note à juste titre que les approches pragmatiques, qui dénie à l'interprétation métaphorique son statut proprement sémantique pour en faire le résultat d'un calcul par inférence, devraient exclure par principe les métaphores lexicalisées dont la signification, codée, est inscrite dans la compétence collective. Il atténue toutefois la portée de cette objection en mettant en avant d'éventuelles variations dans le degré de (dé)congélation (une métaphore congelée se laissant obligeamment décongeler pour les nécessités de l'analyse linguistique), et il poursuit sa propre démonstration (fondée sur ce que j'appellerai une approche sémantico-situationnelle de la métaphore considérée comme une catégorisation induite) sans exclure lui-même de tels exemples.

et un type d'énoncé dans lequel cette figure est contenue dans un SN en fonction d'attribut. Ce choix se justifie pour deux raisons. D'une part, la métaphore lexicalisée, par sa position médiane dans ce parcours qui conduit de la vie au trépas, semble atteindre un point d'équilibre plus favorable à l'analyse que les deux pôles qui s'en détachent aux extrêmes. C'est elle qui nous servira en quelque sorte d'observatoire pour l'examen des autres types de métaphore. D'autre part, la phrase à verbe *être* offre une structure explicite du processus métaphorique, qui, dans le cadre de l'approche sémantico-énonciative que j'ai retenue, se prête plus aisément à la description formelle et aux tests qui la fondent.

Cette approche considère que la métaphore ne résulte pas seulement d'une incompatibilité sémantique qui impose le passage d'une signification littérale à une signification dérivée, mais qu'elle s'inscrit dans la dimension de l'énoncé tout entier et du (ou des) monde(s) de discours auxquels il est susceptible de renvoyer.

Reprenons l'énoncé canonique *Le président/Robert est un bulldozer*. Cet énoncé présente une discordance entre forme et sens, c'est-à-dire entre la structure phrastique SN (défini) + *être* + SN (indéfini) et le contenu propositionnel qui résulte de la mise en relation des deux SN. Les phrases de ce type servent en effet de structures d'accueil à deux sortes de contenus propositionnels :

- . *Basile est un teckel.*
- . *Robert est une brute.*

En (1), la proposition contient une définition, qui permet d'inclure le référent du SN défini dans la classe d'appartenance à laquelle renvoie le SN indéfini. En (2), la proposition contient une caractérisation, qui permet d'attribuer la qualité contenue dans le SN au référent du SN.

Cette différence est liée au sémantisme et à la combinatoire des noms contenus dans les SN. En (1), le nom *teckel* est un nom catégoriel qui comporte un trait définitoire fort ('chien') et renvoie à une classe d'entités. Il est sémantiquement compatible avec le SN

. Je reprends en la remaniant une analyse qui a été faite dans Constantin de Chanay & Rémi-Giraud (2008).

. J'assimilerai le nom propre au SN.

dans la mesure où le nom propre *Basile* est susceptible de s'appliquer à un animal. En (), le nom *brute* est un nom de qualité, qui comporte un trait définitoire faible ('animé') et renvoie à une classe de propriétés. Il est sémantiquement compatible avec le SN *Robert* qui est en principe un nom propre d'humain (masculin).

La phrase *Robert est un bulldozer* se trouve en quelque sorte mise en tension entre ces deux types d'énoncés. Comme dans le cas de l'énoncé définitionnel, le SN contient un nom catégoriel (*bulldozer*), qui comporte un trait définitoire fort ('engin, tracteur') et renvoie à une classe d'entités (objets concrets). Mais ce nom est sémantiquement incompatible avec le SN, nom propre qui renvoie à un humain. D'autre part, cette phrase partage un certain nombre de propriétés avec l'énoncé de caractérisation, comme le montrent les tests suivants (je mets en regard les réactions opposées de l'énoncé définitionnel) :

- . Le questionnement en *comment* :
Comment est Robert? Robert est un bulldozer/lune brute.
Opposé à : **Comment est Basile? *Basile est un teckel.*
- . La construction qualitative :
Ce bulldozer de Robert. Cette brute de Robert.
Opposé à : **Ce teckel de Basile.*
- . Le degré d'intensité :
Robert est tellement un bulldozer, tellement une brute que...
Opposé à : **Basile est tellement un teckel...*

. On n'entrera pas dans le détail de l'opposition entre noms ordinaires et noms de qualité (voir Milner).

. Sur la distinction entre énoncé classificatoire et énoncé métaphorique, on se reportera à Tamba (). Voir aussi Cadiot (, ,) pour qui l'énoncé métaphorique relève d'une logique de conformité et non d'appartenance.

. Voir Riegel *et al.* (:). Dans Constantin de Chanay & Rémi-Giraud (), le test de la cliticisation avait été utilisé, à travers la manipulation suivante : **Robert est un bulldozer, et c'en est un [...]* vs *Robert est un bulldozer et il l'est [...]*. Cadiot (:) juge l'astérisque trop sévère. Je lui donne d'autant plus raison qu'en fait la cliticisation en *en... un* devient une propriété commune au SN *un bulldozer* et au SN contenant un nom de qualité (*Robert est une brute, et c'en est une [...]*).

De la création à l'extinction : métaphore(s) et mondes de discours

. La modalisation :

Je trouve que Robert est un bulldozer, une brute. Franchement, Robert est un bulldozer, une brute.

Opposé à : **Je trouve que Basile est un teckel. *Franchement, Basile est un teckel.*

Ces tests montrent que les SN concernés contiennent une manière d'être (), une qualité (), qu'ils sont gradables () et compatibles avec une valeur modalisatrice (). Leur application conjointe aux SN *un bulldozer* et *une brute* révèle que le comportement du SN *un bulldozer* s'aligne sur celui du SN *une brute*, et que donc, dans cet emploi, le nom *bulldozer* tend à prendre le statut de nom de qualité. En toute bonne logique, son trait définitoire devrait en être atteint. C'est ce que confirme l'impossibilité de produire des énoncés équivalents par substitution synonymique, hyperonymique du mot *bulldozer*. Ainsi on ne pourra remplacer *Robert est un bulldozer* par :

- . *Robert est un engin, un tracteur.*
- . *Robert est une machine, un véhicule.*

alors que l'on pourra procéder à de telles substitutions dans le cas de l'énoncé définitionnel :

- . *Basile est un teckel, un épagneul.*
- . *Basile est un chien, un animal.*
- . *Basile est un teckel à poils durs.*

. Test utilisé de manière très développée par Cadiot (,). On ajoutera le test de *vrai/vraiment* de Tamba-Mecz (:).

. On notera que les tests (), () et () — de manière typique pour les deux premiers — s'appliquent également aux adjectifs. On pourrait ajouter le test de l'interrogation négative : () *Basile n'est-il pas un teckel?* () *Robert n'est-il pas un bulldozer/une brute?* qui prend une valeur rhétorique en (). De même, dans le couple d'interrogations négatives (') *Marie n'est-elle pas bossue* [adjectif classifiant]? (') *Marie n'est-elle pas charmante* [adjectif subjectif]? c'est (') qui prend une valeur rhétorique (Maingueneau :). On voit par là que les SN *un bulldozer/une brute* sont assimilables à des adjectifs subjectifs.

- . Voir Le Guern () pour la synonymie, Cadiot () pour l'hyperonymie.
- . Je ne vois pas d'hyponyme à ce mot.

Cette dualité énonciative est tout à fait en accord avec le dédoublement de signification qu'implique le processus métaphorique. L'énoncé définitionnel correspond à la signification première (littérale) du mot *bulldozer*, en tant qu'il est porteur d'un trait définitoire et renvoie à une classe d'objets concrets. L'énoncé de caractérisation, quant à lui, véhicule la signification dérivée, qui tend, comme on l'a vu, vers l'expression d'une qualité. Le passage de l'une à l'autre s'effectue selon un parcours préconstruit qui transpose la 'très grande puissance d'action' reconnue à l'objet en 'brutalité' attribuée à l'humain. Il s'agit d'une métaphore lexicalisée qu'on peut paraphraser, si l'on s'en tient, à ce niveau d'analyse, à l'identification de la qualité saillante, par « Robert est brutal, Robert est une brute ».

Mais comment justifier ce dédoublement de deux plans énonciation, correspondant à l'énoncé définitionnel et à l'énoncé de caractérisation ? Ce dédoublement n'est possible que si ces deux énoncés renvoient à des mondes de discours différents. L'énoncé définitionnel, du fait de l'incompatibilité sémantico-référentielle des SN en présence, ne peut être posé dans le monde actuel, celui qui se trouve installé par l'isotopie dominante et qui, par défaut dans les discours courants, correspond au monde considéré comme « réel » (c'est-à-dire faisant l'objet d'une expérience communément partagée) . Il laisse donc la place à l'énoncé de caractérisation qui, en raison de la dérivation sémantique du mot *bulldozer* (de l'objet à la qualité), offre un contenu propositionnel tout à fait apte à être validé dans le monde actuel, correspondant à ce monde « réel » dont il respecte la logique sémantico-référentielle.

Mais l'énoncé définitionnel ne s'abolit pas pour autant. Il se trouve projeté dans un monde virtuel, où le fait que *Robert est un bulldozer* peut être maintenu, dans la mesure où il échappe

. *Bulldozer* : Engin de terrassement, tracteur à chenilles très puissant (*Nouveau Petit Robert*).

. S'il ne peut être question d'une réalité en soi, boutée légitimement hors du champ de la langue, on ne peut que reconnaître le fait que le fonctionnement des discours courants engage certaines constantes de notre rapport au monde (au niveau des traits génériques en particulier), qui font qu'on distingue (à tort ou à raison, là n'est pas la question) un animé d'un non animé, une personne d'un animal ou d'une chose, un concret d'un abstrait, etc. Sur la notion de stabilité intersubjective, on se reportera à Kleiber (1980 : 104).

aux contraintes sémantico-référentielles qu'imposerait le positionnement dans le monde actuel. Cette virtualisation de l'énoncé définitionnel est liée à l'actualisation du SN *un bulldozer*. Comme le montre la comparaison suivante :

- . *Basile est un teckel qui a été adopté la semaine dernière.*
- . **Robert est un bulldozer que nous avons vu la semaine dernière.*

l'article indéfini perd dans l'énoncé métaphorique la valeur d'identification qu'il aurait dans un énoncé purement définitionnel. Le SN *un teckel* admet une relative à l'indicatif passé (*qui a été adopté la semaine dernière*) parce qu'il pose l'existence effective du référent, qu'il situe dans le même monde (actuel et « réel ») où se trouve le référent du sujet *Basile*.

En revanche, le SN *un bulldozer* n'admet pas la relative à l'indicatif passé mais pourrait admettre une relative au conditionnel :

- . *Robert est un bulldozer qui n'aurait pas de volant.*

ce qui montre que le référent du SN *un bulldozer* appartient à un monde virtuel, déréalisé, « déconnecté » en quelque sorte de celui où se trouve le référent du sujet *Robert* .

Cette hypothèse des deux mondes permet de reformuler l'ensemble du processus métaphorique dans le cadre de l'approche sémantico-énonciative . La perception de la déviance provient de

. L'article indéfini (Cadiot note l'impossibilité d'une détermination spécifique dans ce contexte) prend alors une valeur proche de celle qu'il aurait dans l'énoncé *Je cherche un enfant blond pour jouer le rôle de Cupidon* opposé à *Un enfant jouait dans la cour* (Riegel et al. :). On se reportera aussi à l'analyse que fait Martin () de l'ambiguïté de l'énoncé *Robert veut épouser une Portugaise*. Selon les « deux logiques du langage » de Le Guern (), on peut dire que le nom *bulldozer* est pris en logique extensionnelle dans le monde virtuel et en logique intensionnelle dans le monde actuel.

. J'ai relevé l'interaction suivante (TV2, Journal, h, - -) :

Sarkozy (s'adressant à un groupe de personnes dans une banlieue) :

— Ceux qui font du trafic de drogue, on les tapera dur.

Une personne du groupe :

— Taper pour de vrai ?

qui montre que c'est bien une question de rapport au monde qui conditionne l'interprétation métaphorique.

l'impossibilité de maintenir l'énoncé définitionnel, avec la signification littérale du nom *bulldozer*, dans le monde actuel qui renvoie au monde « réel ». Il faut donc procéder à une double opération. D'une part, projeter l'énoncé définitionnel dans un monde virtuel où le SN *un bulldozer*, délié de toute contrainte sémantico-référentielle, peut conserver sa signification littérale. D'autre part, mettre en place un énoncé qui puisse être validé dans le monde actuel, ce que permet l'énoncé de caractérisation dans lequel le SN *un bulldozer* exprime une qualité. Le passage d'une signification à l'autre s'opère précisément au contact de ces deux mondes, le monde virtuel « alimentant » en quelque sorte à partir d'un référent imaginaire la représentation de la qualité requise dans le monde actuel .

3. De la création à l'extinction : les seuils d'intensité de la métaphore

La métaphore que l'on vient de décrire est une métaphore lexicalisée. Mais l'approche sémantico-énonciative qu'elle permet de mettre en évidence peut être étendue aux autres types de métaphore, de la métaphore vive à la métaphore morte. Le principe d'explication est relativement simple. Si l'on admet que le processus métaphorique réside dans la mise en contact d'un monde virtuel et d'un monde actuel, on peut raisonnablement faire l'hypothèse que les seuils d'intensité de la figure seront liés aux variations d'équilibre des mondes en présence, c'est-à-dire aux rapports de domination qu'ils sont susceptibles d'entretenir. Ainsi, si le monde virtuel est dominant, il fournira un régime d'alimentation riche à la métaphore qui sera vive ou plénière. S'il perd de l'influence, le régime d'alimentation s'en trouvera appauvri et la métaphore tendra vers la lexicalisation, jusqu'à l'extinction finale.

C'est ce dont je vais essayer de rendre compte dans cette dernière partie. Je partirai de la métaphore lexicalisée qui vient d'être étudiée

. On trouve dans Klinkenberg (:) une conceptualisation proche, en termes de « projection sur le degré conçu de la représentation que l'on se fait du perçu ». En revanche, on notera que les proverbes métaphoriques semblent offrir, en raison de leur visée argumentative, un mode de fonctionnement spécifique, dont il est difficile de rendre compte dans le cadre descriptif proposé ici (Tamba).

dans la mesure où elle fournit le cadre théorique qui va être appliqué à la problématique générale des seuils d'intensité de la figure.

3.1. La métaphore lexicalisée

Dans un énoncé tel que *Robert est un bulldozer*, il y a, on l'a vu, co-présence d'un énoncé définitionnel appartenant au monde virtuel et d'un énoncé de caractérisation situé dans le monde actuel. La pluralité et la convergence des tests permettant d'authentifier l'énoncé de caractérisation manifestent la forte prégnance du monde actuel. Peut-on établir une relation entre cette prégnance du monde actuel et le type de métaphore contenue dans l'énoncé, qui est la métaphore lexicalisée ?

Le propre de la métaphore lexicalisée est que le passage qui s'effectue d'une signification à l'autre est inscrit dans la compétence collective, et qu'il consiste généralement à transposer dans la signification figurée un trait de propriété contenu dans la signification littérale et considéré comme typique. C'est ainsi que les énoncés canoniques donnent lieu à des paraphrases consensuelles dans lesquelles le lion se donne à voir comme courageux, le loup cruel, le bulldozer très puissant, etc. Cette codification de la représentation, qui donne un accès simple et rapide au trait de propriété, explique le fait que le SN métaphorique tende à prendre le statut du nom de qualité et que l'énoncé tout entier s'arme comme énoncé de caractérisation. Le monde actuel et le « réel » auquel il renvoie sont alors dominants et le régime d'alimentation du monde virtuel, réduit, si on peut le dire... métaphoriquement, à ce « filet » sémiologique de la propriété saillante, est passablement affaibli. Si le bulldozer reste présent dans le monde virtuel, ce n'est qu'en tant que parangon, détenteur par excellence de la propriété à laquelle il confère, dans le monde actuel, une quantification hyperbolique, jouant en quelque

. Toujours dans le cas de la métaphore prédicative nominale qui sert de support à la présente étude.

. C'est ce que montrent les « cacophonies » métaphoriques, constantes dans les discours courants et non perçues comme telles, du type : (à propos de Tony Blair soutenant la politique américaine) *le valet, le caniche ou même le paillason de Georges Bush* (*France Inter*, - - -, journal de h). Voir aussi le critère de non exclusion réciproque des prédications de Cadiot (:).

. Voir Tamba ().

sorte le rôle d'un « surligneur d'intensité » : Robert n'est pas seulement très brutal, il a une 'puissance-de-bulldozer', c'est-à-dire d'engin qui détruit tout sur son passage. Sans avoir le pouvoir constituant de la métaphore vivante que nous allons évoquer, cette métaphore reste expressive.

À partir de cette métaphore lexicalisée, je prendrai les deux voies possibles qui ouvrent, l'une sur la vie, l'autre sur la mort de la métaphore .

3.2. La vie de la métaphore

Je distinguerai deux formes de vie de la métaphore, la métaphore vivante (ou plénière) et la métaphore vive (ou créatrice).

3.2.1. La métaphore vivante

Dans notre énoncé canonique, *Robert est un bulldozer*, il y a quand même un bulldozer quelque part dans l'imaginaire... Rien n'empêche que, dans un contexte favorable , le régime d'alimentation sémique du monde virtuel s'ouvre, allant jusqu'à convertir la totalité des traits de la signification littérale en traits de propriété de la signification figurée . Ainsi, à partir de la définition du mot *bulldozer* (*Nouveau Petit Robert*) :

-
- . Voir Constantin de Chanay & Rémi-Giraud ().
 - . Sur ce continuum du processus métaphorique inscrit entre deux pôles extrêmes, on se reportera à Nyckees (). On trouve un parcours similaire dans le cas de la métonymie (Lecolle).
 - . Le cas le plus visible est celui de la métaphore filée, comme par exemple dans cette citation relative à Jacques Chirac (voir Constantin de Chanay & Rémi-Giraud) : « *C'est un bulldozer sans volant*, confie un diplomate à Tom Friedman dans le *New York Times*. *Et quand ce genre d'engin est sur la route, mieux vaut boucler sa ceinture de sécurité* ». Il peut s'agir aussi d'un jugement métalinguistique spontané, comme celui de ce lecteur du *Monde* dénonçant l'emploi, abusif selon lui, du mot *grogne* dans le sens de « contestation » : *Rien d'inarticulé, d'infra-langagier, de primal dans les griefs rapportés par votre journaliste ; en tout cas rien qui rappelait le cri du cochon ou du sanglier, sens premier de la grogne. Ces agents ne bougonnaient pas plus qu'ils ne ronchonnaient ni ne grommelaient (deuxième sens de grogner) ; ils demandaient de manière audible et intelligible à être consultés* (*Le Monde*, - -).
 - . Je résume l'analyse faite dans Constantin de Chanay & Rémi-Giraud (,).

Bulldozer : engin de terrassement, tracteur à chenilles très puissant.

qui permet de dégager les traits suivants :

- un trait définitoire exprimé par les hyperonymes *engin*, *tracteur* (grosse machine, gros véhicule) ;
- un trait méronymique contenu dans le mot *chenilles* qui renvoie de manière sélective à la partie saillante de l'objet liée à sa fonction (bande métallique articulée isolant du sol les roues d'un véhicule pour lui permettre de se déplacer sur tous les terrains et de franchir certains obstacles) ;
- un trait fonctionnel contenu dans l'action de *terrassement* (opération par laquelle on creuse, on remue ou on déplace la terre ; travaux destinés à modifier la forme naturelle du terrain) ;

on comprendra que Robert a de la puissance, de l'énergie, qu'il est pourvu (comme le bulldozer de chenilles) de capacités lui permettant d'aller de l'avant dans toutes les situations et de franchir les obstacles, qu'il a des formes d'action susceptibles (comme l'opération de terrassement) de modifier ou de détruire l'environnement où il se trouve. Même le trait définitoire, déconnecté de la classe d'objet à laquelle il renvoie, peut se transformer en trait de propriété, faisant de Robert un homme-machine sans conscience ni humanité. Cette métaphore a un véritable pouvoir « constituant » , n'ayant aucun corrélat dans le lexique courant. Comme on l'a vu, il faut, pour la traduire, plusieurs lignes de paraphrase. C'est en cela que cette métaphore, que j'appellerai vivante ou plénière, se distingue de la métaphore lexicalisée citée précédemment. Mais il est important de noter que l'interprétation en reste codée dans la mesure où la totalité de ces traits se mettent au service de la propriété typique (de puissance brutale) qu'ils déploient et intensifient.

. Sans accorder une valeur de norme absolue aux définitions lexicographiques, on peut leur reconnaître un pouvoir de structuration du signifié des mots selon les types de traits qu'ils impliquent.

. Voir Constantin de Chanay & Rémi-Giraud ().

3.2.2. *La métaphore vive*

Ce qui fait la différence avec la précédente, c'est que ce type de métaphore n'est plus codé : l'interprétation se fait *in vivo* selon un parcours qui n'est plus balisé par l'usage .

Je prendrai l'exemple suivant :

Au beau demi-jour de 1934

L'air était une splendide rose couleur de rouget (André Breton, *Clair de terre*).

Voyons la manière dont s'équilibrent l'énoncé définitionnel et l'énoncé de caractérisation. Si — la mort dans l'âme en raison de l'outrage stylistique mais par sens du devoir linguistique — j'applique les tests précédents à la proposition *L'air était une splendide rose* :

- . Le questionnement en *comment* :
Comment était l'air ? L'air était une splendide rose.
- . La construction qualitative :
**Cette rose d'air, *cette splendide rose d'air.*
- . Le degré d'intensité :
? L'air était tellement une splendide rose...
- . La modalisation :
? Il trouva que l'air était une splendide rose. ? Franchement, l'air était une splendide rose.

on constate que les résultats sont nettement moins positifs que dans le cas l'énoncé *Robert est un bulldozer*, qu'il s'agisse d'inacceptabilité pure et simple (en) ou de formulations improbables, peu naturelles (en et, dans une moindre mesure, en). Seul le questionnement en *comment* produit un résultat acceptable. L'énoncé de caractérisation se trouve donc affaibli et, avec lui, le monde actuel qui renvoie au « réel ». Parallèlement, l'énoncé définitionnel présente des propriétés plus marquées, comme en témoignent les substitutions synonymiques, hyperonymiques ou hyponymiques, qui deviennent ici tout à fait recevables :

. « [L'interlocuteur] doit alors faire un travail interprétatif qui lui permet de prendre en compte la dimension idiolectale du sens produit » (Détie :).

De la création à l'extinction : métaphore(s) et mondes de discours

- . *L'air était une splendide tulipe.*
- . *L'air était une splendide fleur.*
- . *L'air était une splendide rose trémière.*

On peut dire que la présence du monde virtuel se trouve renforcée, au détriment du monde actuel et du réel qu'il implique. De ce fait, le régime d'alimentation sémique connaît un haut « débit », la signification littérale constituant un réservoir potentiel de traits dont la transposition n'est pas canalisée ni codifiée par l'usage. La signification figurée résulte alors d'une interprétation ouverte qui prend en compte non seulement la nature sémantique et la combinatoire lexicale des SN en présence, mais aussi les indices contextuels (par exemple, dans l'exemple ci-dessus, les caractérisations *splendide* et *couleur de rouget*) et éventuellement la dimension textuelle elle-même. Les traits subjectifs, impressifs sont fortement sollicités, avec tout ce qu'ils peuvent présenter d'arbitraire et de variations individuelles. Avec ce sens métaphorique qui se construit en discours, on est loin de l'énoncé *Robert est un bulldozer* qui peut se donner à lire sans véritable ambiguïté, selon un mode d'interprétation codé, dans le cadre clos de la phrase ...

Dans certains cas, où la métaphore devient hermétique, le monde virtuel peut rester en suspens, bloquant tout régime d'alimentation de la signification figurée ... On prendra pour exemple ces vers qui suivent immédiatement ceux qui ont été cités :

. Sur le rôle des éléments contextuels, voir Tamba (° partie).

. Dans l'exemple ci-dessus, la beauté de la rose, fleur emblématique s'il en est, se trouve intensifiée par l'adjectif *splendide*, et sa couleur métonymiquement ravivée par l'évocation du *rouget*. Si ces caractéristiques deviennent saillantes dans l'interprétation métaphorique, elles n'excluent pas d'autres propriétés telles que la forme, le parfum, la valeur symbolique, etc. Il s'agit moins ici de l'attribution d'une propriété typique conforme à la logique sémantico-référentielle que d'un assemblage flou d'impressions, qui ne sont ni convergentes entre elles ni adaptées au référent auquel elles s'appliquent (l'air étant en principe immatériel et d'une transparence bleutée). Libre cours est alors donné à l'imaginaire (qui peut, à la faveur de ce *demi-jour* de , suggérer un flamboyant coucher de soleil présent dans l'atmosphère).

. On notera que les théories linguistiques de la métaphore ne sont pas nécessairement productives pour l'analyse stylistique. Cette situation pourrait s'expliquer en partie par le fait que les linguistes travaillent souvent sur des métaphores lexicalisées alors que les stylisticiens sont toujours *in vivo*.

. Voir la notion d'*hapax métaphorique* de Dettiéne (cf. note).

*Ta bouche est volontiers la nielle
D'où repart sans cesse la roue bleue diffuse et brisée qui monte
Blémir dans l'ornière (André Breton, Clair de terre).*

On atteint alors un seuil limite où l'on peut se demander s'il est encore pertinent de poser la co-existence de deux mondes. L'impossibilité d'accéder à une interprétation métaphorique incite à dissoudre le monde virtuel et à inscrire directement l'énoncé définitionnel dans le monde actuel — un monde actuel qui ne renvoie plus au « réel » mais à un monde contrefactuel. Monde surréel de l'univers poétique, monde merveilleux des contes, monde fantastique de la fiction ... la langue n'est pas en peine de créer des mondes imaginaires susceptibles de concurrencer le réel. Mais dans ce cas, il n'y a plus métaphore.

3.3. De la mort à la résurrection

L'absence de métaphore n'est pas la mort de la métaphore. Ce stade est atteint quand une signification figurée, déjà lexicalisée, finit par rompre totalement avec le monde virtuel qui contient la signification littérale. On a alors affaire à un énoncé de caractérisation qui contient un nom de qualité et s'inscrit tout à fait banalement dans le monde actuel qui renvoie au réel. On donnera comme exemple l'énoncé :

Marie est une peste.

dans lequel le SN *une peste* attribuée à *Marie* une forte capacité de nuisance sans que cette propriété soit alimentée par le référent virtuel de l'épidémie.

Mais comme l'ont remarqué bien des auteurs, la mort des métaphores, à la différence de celle des humains, est toujours réversible. On ne se lasse pas de dire que ces belles au bois dormant ne s'assoupissent que d'un œil. De fait, il suffit qu'un indice quelconque dans le contexte active la signification littérale pour que l'énoncé se dédouble, ouvrant la dimension d'un monde virtuel qui vient

. Les énoncés canoniques *Achille est un lion*, *Cet enfant est un singe* sont eux-mêmes toujours susceptibles d'être pris « au pied de la lettre ».

. Voir Picoche & Honeste (), Landheer ().

alimenter la signification redevenue figurée. Ainsi si l'on ajoute à l'énoncé *Marie est une peste* le fait que *sa sœur est un choléra...*

Je finirai par cet exemple authentique :

Jusqu'à quand parlera-t-on de Français de souche comme si les autres étaient de feuillage ou de branchage? (citation de Ségolène Royal, *Le Monde*, - octobre , p.).

qui montre combien les deux extrêmes se touchent, le réveil de la métaphore morte de la *souche* donnant vie à celles du *feuillage* et du *branchage*.

Le constat de départ est celui de la pluralité des types de métaphore selon leur degré de vitalité ou de figement — pluralité largement reconnue, mais souvent négligée dans les analyses qui entendent décrire la métaphore à travers l'une ou l'autre de ses réalisations.

En reprenant des exemples canoniques de métaphore prédicative nominale (comme *Robert est un bulldozer*), on a voulu s'attacher ici à décrire un type de métaphore, la métaphore lexicalisée. Ce type de métaphore a permis de mettre en place, dans le cadre d'une approche sémantico-énonciative, l'hypothèse « des deux mondes », le monde virtuel où se trouve projetée la signification littérale et le monde actuel de la signification figurée, le premier étant en quelque sorte le réservoir d'alimentation sémique du second. À travers l'observation de variations dans l'équilibre de ces deux mondes, cette hypothèse a ensuite pu être étendue aux autres types de métaphore, de la métaphore vive à la métaphore morte.

Au terme de ce travail, c'est finalement un constat d'unité dans la diversité qui prévaut. Unité dans la mesure où le fonctionnement du processus métaphorique, quelles qu'en soient les formes , s'inscrit dans cette dualité énonciative des deux mondes en présence. Diversité parce que ces deux mondes sont en équilibre instable, soumis à des fluctuations constantes de leurs zones d'influence respectives.

. Du moins en ce qui concerne la métaphore prédicative nominale. Le fonctionnement des métaphores verbales et adjectivales est plus difficile à mettre en évidence, les tests utilisés ne pouvant être transposés à l'identique à ces structures.

. Et difficilement quantifiables. Les saisies que l'on a pu faire des différents types de métaphore sont probablement très schématiques par rapport au processus continu qu'implique l'interaction de ces deux mondes.

Ainsi pourrait s'expliquer l'extrême plasticité de la métaphore qui peut connaître tout à la fois vie et mort, mort et résurrection, dépérissement ou regain de vitalité ...

Bibliographie

- Bonhomme M. , *Linguistique de la métonymie*, Berne, Peter Lang.
- Cadiot P. , « Principe de conformité et génération analogique en sémantique nominale », *Verbum*, - , p. - .
- Cadiot P. , « La métaphore, ou l'entrelacs des motifs et des thèmes », *Semen*, - , p. - .
- Cadiot P. , « Métaphore prédicative nominale et motifs lexicaux », *Langue française*, , p. - .
- Cadiot P. , « Métaphore prédicative nominale : genèse de la constitution de l'objet dans le champ subjectif », in Riegel M., Schnedecker C., Swiggers P., Tamba I. (éds.), *Aux carrefours du sens. Hommages offerts à Georges Kleiber pour son 60^e anniversaire*, Louvain, Peeters, p. - .
- Charbonnel N. & Kleiber G. , « Ouverture à deux voix », in Charbonnel N. & Kleiber G. (éds.), *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. - .
- Cohen J. , *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion.
- Constantin de Chanay H. & Rémi-Giraud S. , « "Espèces d'espaces" : approche linguistique et sémiotique de la métaphore », *Mots. Les langages du politique*, , p. - .
- Constantin de Chanay H. & Rémi-Giraud S. , « Des ressorts, des bulldozers, des tremblements et des chapeaux : pour des tropes hors catégories », *Travaux linguistiques du Cerlco*, , p. - .
- Détrie C. , « La figure, une "parole parlante" au plus près du monde vécu ? », *Cahiers de praxématique*, , p. - .

. Je remercie les deux relecteurs anonymes pour la pertinence de leurs remarques dont a tiré profit la présente version.

De la création à l'extinction : métaphore(s) et mondes de discours

- Détrie C. , *Du sens dans le processus métaphorique*, Paris, Champion.
- Kleiber G. a, *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.
- Kleiber G. b, « Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux », in Charbonnel N. & Kleiber G. (éd.), *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. - .
- Klinkenberg J.-M. , « Métaphore et cognition », in Charbonnel N. & Kleiber G. (éd.), *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. - .
- Lako G. & Johnson M. [] , *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- Landheer R. , « La métaphore, une question de vie ou de mort? », *Semen*, - , p. - .
- Lecolle M. , « Métonymie dans la presse écrite : entre discours et langue », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, / , p. - .
- Le Guern M. , *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse.
- Le Guern M. , *Les deux logiques du langage*, Paris, Champion.
- Martin R. [] , *Pour une logique du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Maingueneau D. , *Précis de grammaire pour examens et concours*, Paris, Bordas.
- Milner J.-C. , *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris, Le Seuil.
- Moeschler J. & Reboul A. , *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- Molinié G. , *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Les Usuels de Poche.
- Nyckees V. , « Quelle est la langue des métaphores? », *Cahiers de pragmatique*, , p. - .
- Picoche J. & Honeste M. L. , « Les figures éteintes dans le lexique de haute fréquence », *Langue française*, , p. - .

- Prandi M. , *Grammaire philosophique des tropes*, Paris, Minuit.
- Rastier F. , « Indécidable hypallage », *Langue française*, , p. - .
- Ricœur P. , *La Métaphore vive*, Paris, Seuil.
- Riegel M., Pellat J.-C., Rioul R. , *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Tamba-Mecz I. , *Le Sens figuré*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Tamba I. , « La femme est-elle une fleur comme le bleuet est une fleur? Métaphore et classification : les structures en “Le N est un N ” », in Charbonnel N. & Kleiber G. (éds.), *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. - .
- Tamba I. , « Le sens métaphorique argumentatif des proverbes », *Cahiers de praxématique*, , p. - .
- Todorov T. , « Les anomalies sémantiques », *Langages*, , p. - .